et il arriva au fort le 26 mars, achevant ainsi un voyage de 857 milles au cœur de la saison d'hiver, à une époque où le thermomètre descendait souvent à 40° et quelquefois à plus de 50° au-dessous de zéro. Dès le commencement du printemps, le docteur Richardson et M. Hood partirent pour rejoindre leurs compagnons au fort Chepeweyan. L'expédition, ainsi réunie à Chepeweyan, se mit en route le 18 juillet 1820, espérant qu'avant la fin de la belle saison elle pourrait se procurer un hivernage confortable à l'embouchure de la rivière Copper-mine, et employer ensuite tout le printemps à l'examen des côtes orientales. Mais les difficultés de la marche, la disette et l'approche des froids, arrêtèrent l'expédition, qui dut songer à prendre ses quartiers d'hiver à 550 milles environ de Chepeweyan, par 64° 38' de latitude et 113° 6' de longitude. Franklin éleva, sur une élévation voisine d'une rivière appelée la rivière d'Hiver, une maison à laquelle il donna le nom de *Fort-Entreprise*, et où il s'établit avec ses compagnons. Les froids arrivèrent, et avec eux la disette, et peut-être les hardis voyageurs eussent-ils péri sans le dévouement de l'un d'eux, Back, qui partit, le 18 octobre, avec une escorte de Canadiens et d'Indiens pour Chepeweyan, d'où il revint avec des secours, après avoir fait à pied 1,104 milles dans l'espace de cinq mois environ. Enfin, le 14 juin 1821, les glaces furent assez rompues dans la rivière Copper-mine pour permettre d'y naviguer en canot. Le 18 juillet, Franklin arriva à l'embouchure de la rivière Copper-mine : là, M. Wentzel, employé de la Compagnie du Nord-Ouest, se sépara de l'expédition avec les Indiens qui en faisaient partie. Le 21, Franklin s'embarqua dans deux barques fragiles avec 19 compagnons et quinze jours de vivres seulement. L'extrémité la plus reculée à laquelle parvint notre aventureux navigateur fut la pointe du Retour, par 68° 30' de latitude. Ce promontoire, à l'est, et le cap Banow, à l'ouest, formaient l'ouverture d'un golfe profond, que Franklin nomma le golfe du *Couronnement de George IV* (*George the fourth's Coronation gulf*). Franklin voulut alors remonter la rivière de Hood, au fond de ce golfe, aussi longtemps qu'il la trouverait navigable, et traverser ensuite le pays en ligne directe jusqu'à Fort-Entreprise, au lieu de revenir jusqu'à la rivière Copper-mine; mais, arrêté bientôt, il dut abandonner une partie de son bagage et se mettre en route à travers le pays. Pendant ce voyage pénible, l'expédition se vit peu à peu réduite à se nourrir d'une espèce de lichen croissant au milieu des pierres, et qu'on appelle *tripe de roche*. Enfin, les courageux voyageurs arrivèrent, le 26 septembre, sur les bords de la rivière Copper-mine, qu'ils traversèrent, un à un, dans une sorte de panier assez large pour qu'une personne pût y tenir, et recouvert avec les rares fragments de toile à voile qui restaient à Franklin. La dernière partie du voyage fut encore plus malheureuse. On était arrivé au 4 octobre : le temps, beaucoup plus doux qu'à l'ordinaire, redevint mauvais. La terre était couverte de neige; le Fort-Entreprise se trouvait encore à 40 milles; il ne restait aucun débris de nourriture, et tous les hommes qui faisaient partie de l'expédition, affaiblis par le travail, les inquiétudes et les privations, semblaient incapables d'aller plus loin. Back et trois Canadiens prirent les devants. Peu de jours après, Franklin et sept hommes se détachèrent également, laissant aux soins du docteur Richardson et de M. Hood ceux qui étaient incapables de continuer la route. Quatre hommes de ceux qui étaient partis avec Franklin restèrent sur le chemin, ne pouvant plus avancer. Un Iroquois, nommé Michel, vint seul rejoindre le docteur Richardson; on n'entendit plus parler des trois autres. Franklin arriva à Fort-Entreprise, le 11 octobre, dans un état d'épuisement complet, n'ayant pas pris de nourriture depuis cinq jours. Quel ne fut pas son désespoir, lorsqu'il trouva ce lieu complétement désert, sans provisions, sans une trace d'animaux vivants, et la terre couverte d'une neige épaisse ! Pendant dix-huit jours, Franklin vécut dans une situation déplorable, sans autre nourriture que les os et les peaux de gibier tué l'hiver précédent, et dont il faisait une sorte de bouillie. Enfin, le 29 octobre, le docteur Richardson et John Hepburn, l'un des matelots anglais, vinrent le rejoindre, mais seuls, sans les autres hommes de l'expédition. En se revoyant, ils furent frappés les uns les autres de leur effroyable maigreur et de l'altération de leur voix, chacun d'eux paraissant ignorer qu'il était lui-même dans un état aussi affligeant que les deux autres. Le surlendemain de l'arrivée du docteur Richardson, deux des Indiens qui avaient accompagné Franklin moururent de faim. L'autre Indien allait périr aussi, en même temps, du reste, que Franklin lui-même, Hepburn et le docteur Richardson, lorsque, le 7 novembre, trois Indiens, envoyés par M. Back, arrivèrent avec des secours. Dès que Franklin et ses compagnons eurent recouvré quelque vigueur, ils quittèrent le fort et gagnèrent le poste le plus voisin de la Compagnie, où ils retrouvèrent M. Back. Les résultats de ce voyage, qui fut si pénible pour les courageux marins, et qui, en y comprenant la navigation le long des côtes, avait embrassé 5,500 milles, furent d'une importance considérable pour la géographie. Franklin revint en Angleterre avec ses compagnons sans autre fâcheux événement. Loin d'être découragé par les souffrances et les malheurs de la dernière expédition, il proposa à son gouvernement, vers la fin de 1823, de relever la côte située à l'ouest de la rivière Mackensie. Cette offre ayant été acceptée, Franklin se rendit à New-York avec le docteur Richardson et MM. Back et Kendal. Partis de New-York, nos voyageurs visitèrent d'abord le Niagara; puis, après avoir traversé le lac Supérieur, ils arrivèrent à la rivière Nethye, le 29 juin 1825. Ce lieu est situé par 56° 10' de latitude et 108° 55' de longitude, presque au point le plus élevé du bassin dont les eaux coulent à l'est dans la baie d'Hudson. Ils avaient déjà fait 280 milles. Une fois embarqués sur la Mackensie, nos voyageurs eurent une navigation facile. Sous le 62e degré de latitude, ils reconnurent le fort Simpson, au confluent de la Mackensie et de la rivière des Montagnes, qui descend de l'occident. Ne se trouvant plus alors à une grande distance du grand lac Ours, ils résolurent de se séparer, Franklin et Kendal pour descendre la rivière jusqu'à la mer et reconnaître son embouchure, le docteur Richardson pour relever la côte orientale du grand lac Ours, et M. Back pour diriger et surveiller les préparatifs de l'hivernage. Le 10 août, Franklin arriva au fort de Bonne-Espérance, le plus éloigné de tous les établissements de la Compagnie, par 68° 28' 21" de latitude et 130° 51' 38" de longitude. En approchant de la mer, le capitaine Franklin n'éprouva aucune difficulté sérieuse; seulement il eut quelque peine à se diriger dans les bras innombrables du fleuve. Après deux jours de navigation au travers de ses canaux, nos voyageurs découvrirent enfin l'océan. Franklin débarqua dans une île qu'il nomma *île Gany*, sur laquelle il planta le pavillon de l'Union : il déposa au pied du mât une lettre contenant la relation de son voyage, et adressée au capitaine Pany, dans le cas où celui-ci aborderait à cette île. Une seconde lettre semblable à la première, et enfermée dans une boîte imperméable, fut lancée à la mer. La position de l'île Gany fut déterminée par 69° 20' de latitude et 135° 41' de longitude. Après avoir ainsi reconnu l'embouchure de la Mackensie, Franklin songea au retour. La rivière avait beaucoup baissé, et il devenait, par conséquent, de plus en plus difficile de remonter les rapides. Le 5 septembre, Franklin et ses compagnons arrivèrent à leur résidence d'hiver, située sur les bords du grand lac Ours, et que, pendant leur absence, les officiers avaient appelée le *fort Franklin*. Le docteur Richardson était déjà de retour. L'hiver se passa sans de trop grandes souffrances, et même assez gaiement. Le 22 juin de l'année suivante, le temps étant redevenu très-chaud, toute la colonie s'embarqua pour essayer d'atteindre enfin le but principal de l'expédition. Le 4 juillet suivant, Franklin arriva à la Fourche, où les bras principaux de la Mackensie se séparent pour couler à l'est et à l'ouest. Parvenue à cet endroit, qui fut nommé le *Point de séparation*, l'expédition se divisa en deux corps qui devaient, suivant leurs instructions, aller l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest. Dès que Franklin, avec l'un des deux corps (l'autre était sous la direction du docteur Richardson), eut quitté l'embouchure de la rivière et atteint l'océan, il entra dans une large baie, sur les rives de laquelle il aperçut bientôt une troupe d'Esquimaux, qui montèrent dans une soixantaine de barques et vinrent rôder autour de nos voyageurs. Ceux-ci continuèrent alors leur voyage le long de la côte avec un bon vent dans une direction ouest-nord-ouest; mais à peine eurent-ils fait quelques milles qu'ils furent complétement arrêtés par une banquise attachée solidement à la terre, et s'étendant à perte de vue du côté de la mer. Franklin reconnut alors qu'il était arrivé assez à temps pour assister à la première rupture des glaces. Il tira, en conséquence, ses barques sur le rivage, jugeant bien qu'un délai de quelques jours était inévitable. Il fut assez bien accueilli, d'ailleurs, par les Esquimaux. Dès que la rupture des glaces lui permit de se rembarquer, il s'efforça, non sans difficultés et sans danger, d'atteindre une île à laquelle il donna le nom du savant Herschell. Ensuite, le peu de profondeur de l'eau le long du rivage, la grande quantité de blocs de glace dont la mer était couverte et d'épais brouillards empêchèrent tellement ses progrès, que l'expédition commença à désespérer de pouvoir accomplir l'objet de sa mission. Une large rivière qui se jette dans la mer près du méridien de 141°, et qui sépare les territoires anglais et russe, reçut le nom de *rivière Clarence*. Une boîte contenant une médaille du roi fut déposée en ce lieu, et trois acclamations saluèrent le drapeau de l'Union, qu'on y avait arboré. Un peu plus loin, on découvrit une autre rivière qu'on appela la *rivière Canning*; mais là, d'épais brouillards forcèrent les voyageurs à tirer leurs barques sur le rivage, et à attendre que le temps se fût assez éclairci pour leur permettre de continuer leur navigation difficile au travers de la glace; ce retard détruisit les dernières espérances de succès qui leur restaient encore. Le 16 août, ils ne se trouvaient qu'à moitié chemin du cap Glacé (*Icy cape*). L'hiver avançant rapidement, le capitaine Franklin résolut de s'en retourner immédiatement plutôt que d'exposer la vie de ses compagnons dans une entreprise désespérée. La dernière observation fut faite près de l'écueil du Retour (*Return Reef*), par 70° 26' de latitude et 148° 52' de longitude. Le 30 août, les barques atteignirent l'île Gany, et, peu de temps après, elles entrèrent dans une belle rivière que les navigateurs regardaient comme l'une des embouchures de la Mackensie; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur. Cette rivière, à laquelle le capitaine Franklin donna le nom de *Peel*, avait une largeur qui variait en certains endroits d'un quart de mille à un demi-mille. Ses rives étaient, ainsi que celles de la Mackensie, ombragées de peupliers, de bouleaux et de saules. Le 21 septembre, l'expédition arriva au fort Franklin, après avoir accompli en trois mois un voyage de 2,048 milles. Elle avait relevé 374 milles de côtes à l'ouest de la Mackensie, et reconnu que, sur une si grande étendue, il n'existait pas un seul port dans lequel un vaisseau pût trouver un abri. Le docteur Richardson était arrivé, de son côté, le 1er septembre, au fort Franklin, après une navigation des plus heureuses. Quelque temps après, Franklin retourna en Angleterre, où il publia les résultats de son voyage. Déjà, à la suite de sa première expédition, il avait été promu au grade de commandant, puis fait capitaine et élu membre de la Société royale. L'année suivante, il fut créé baronnet, reçut, de l'université d'Oxford, le plus haut grade académique, et la médaille d'or de la Société de géographie de Paris. En 1830, il fut envoyé dans la Méditerranée, où il eut l'occasion de rendre des services à la cause de l'indépendance grecque, ce qui lui valut, de la part du roi Othon, la décoration du Rédempteur. En 1836, il fut nommé gouverneur de la Tasmanie, emploi qu'il conserva jusqu'en 1843. Son administration fut des plus populaires; il donna à la colonie une impulsion progressive au suprême degré, fonda, à ses frais, un collége, ainsi que l'association scientifique désignée actuellement sous le nom de Société royale d'Hobarttown. La reconnaissance des colons se manifesta, longtemps après son départ, par une souscription spontanée de 1,700 livres sterling (42,500 francs), qui fut envoyée à lady Franklin pour l'aider à subvenir aux frais de la recherche de son mari disparu. En 1845, sir John fut nommé commandant d'une nouvelle expédition, chargée de découvrir un passage au nord-ouest, et qui se composait des navires *Erebus* et *Terror*. D'après ses instructions, il devait être de retour en 1847. On ne l'a plus revu. Les derniers renseignements qu'on ait eus de lui proviennent d'un baleinier qui rencontra ses navires dans la baie de Baffin, le 26 juillet 1845. (V. BELLOT.) De nombreuses expéditions furent envoyées à sa recherche. Les plus récents explorateurs (les Américains Rae et Hall, 1854-1862) se sont assurés que, dans le printemps de 1850, une troupe de 40 hommes blancs avait été vue par les Esquimaux sur l'île du Roi-Guillaume, et que, quelques mois plus tard, les Indiens trouvaient leurs corps sur un point peu éloigné, au nord-ouest de la rivière du Grand-Poisson de Back. D'après les épaves recueillies par les Esquimaux, il est à peu près certain que ces hommes étaient une portion et probablement les derniers survivants des équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*. Sir John lui-même devait avoir succombé antérieurement, car la troupe décrite par les Esquimaux ne comprenait aucun homme aussi âgé que Franklin, qui, en 1850, avait soixante-quatre ans. Il a laissé : *Relation d'un voyage aux rives de la mer Polaire en* 1819-1823, par le capitaine Franklin (Londres, 1823); *Relation d'une seconde expédition aux rives de la mer Polaire en* 1825-1827, par le capitaine Franklin (Londres, 1828).

Une note insérée dans les journaux de décembre 1866 apprit aux amis des héros de la géographie qu'on venait d'inaugurer à Londres, en présence des notabilités de la science et de la marine, la statue élevée en l'honneur de sir John Franklin et des équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*, qui périrent en découvrant le passage du nord-est dans l'océan Arctique. Cette statue de bronze représente le célèbre marin en uniforme de commandant, avec un télescope à la main, et, sur les bas-reliefs, sont inscrits les noms des officiers et des matelots des deux navires.

FRANKLIN (Eléonore-Anne PORDEN, lady), première femme du précédent et femme de lettres anglaise, née en 1795, morte en 1825. Elle était fille de William Porden, architecte distingué. A l'âge de douze ans, elle commença à apprendre seule les langues anciennes, se familiarisa ensuite avec les langues modernes, ainsi qu'avec les sciences physiques, principalement la botanique, la chimie et la géologie. A quinze ans, elle commença à écrire, et, deux ans après, elle publia un poëme en six chants, les *Voiles* ou les *Victoires de la constance*, qui lui valut une réputation méritée. Sa publication suivante, l'*Expédition au pôle arctique*, poëme (1818), la mit en relation avec sir John Franklin, qu'elle épousa en 1823. Un an avant son mariage (1822), elle avait publié le meilleur de ses poëmes, *Cœur de Lion* ou la *Troisième croisade*, en dix-sept chants. Elle mourut d'une maladie de poitrine le lendemain même du départ de son mari pour sa seconde expédition au pôle nord. Ses poëmes, à l'exception de *Cœur de Lion*, furent réunis et publiés à Londres en 1827.

FRANKLIN (Jane GRIFFIN, lady), seconde femme de sir John Franklin, née vers 1800, a acquis une réputation universelle par le dévouement et la persévérance qu'elle a déployés à la recherche de son mari disparu. C'est la seconde fille de John Griffin, et elle descend, par sa mère, d'une famille de huguenots français. Elle épousa, en 1826, sir John Franklin, qui l'emmena en Australie en 1836. Pendant son séjour dans la Tasmanie, dont son mari était gouverneur, elle rendit à la colonie un service signalé, en payant, de sa propre bourse, une prime de 10 schellings (12 fr. 50) par tête de serpent malfaisant, ce qui eut bientôt pour résultat de purger l'île de toute espèce de reptiles. Deux ans après le départ de sir John Franklin pour sa dernière expédition dans les mers arctiques (1845), on n'avait encore reçu en Angleterre aucune nouvelle de l'*Erebus* et de la *Terror* : lady Franklin mit sa fortune à la disposition des courageux explorateurs qui entreprirent de retrouver les traces du malheureux capitaine. Elle expédia à ses frais des navires vers le pôle nord, pendant que l'Amirauté anglaise envoyait de son côté des expéditions, et que les Etats-Unis secondaient ces efforts en organisant des recherches dans les mêmes régions. L'écrit publié, en 1854, par le Dr Rae, sur les résultats de ses recherches, amena la conviction que sir John avait péri avec ses compagnons, de fatigue, de froid et de faim. Malgré les preuves presque irrécusables trouvées par le docteur, lady Franklin, se rattachant à l'espoir de retrouver son mari, obtint du gouvernement anglais une dernière tentative, qui n'amena aucun résultat satisfaisant, et dans laquelle elle sacrifia les débris de sa fortune.

FRANKLIN (William Buell), général des Etats-Unis, né à New-York le 27 février 1823. Entré à West-Point en 1839, il en sortit avec le numéro 1, en 1843, fut incorporé dans le génie et envoyé en service dans la région des lacs du nord. Il fit la campagne du Mexique, dans l'état-major du général Taylor, et fut promu lieutenant après l'affaire de Buena-Vista. De 1848 à 1852, il occupa, à West-Point, la chaire de physique naturelle et expérimentale. En 1852, il fut nommé ingénieur de la rade de New-York, à Oswego; puis, peu après, ingénieur des phares, inspecteur des côtes du Maine et du New-Hampshire, et directeur des travaux de construction de la douane et de l'hôpital de la marine de Portland (Maine). Capitaine en 1857, il fut chargé de diriger, à Washington, les travaux d'agrandissement du Capitole, de l'hôtel des postes (1859) et de l'hôtel des finances (1861). Au commencement de la guerre civile, il fut nommé colonel du 12e régiment (nouveau) d'infanterie, et envoyé à New-York pour présider au départ des volontaires de cet Etat. Le 17 mai 1861, il reçut la commission de brigadier général de volontaires, et fut attaché à l'armée opérant dans le nord-est de la Virginie. A la bataille de Bull-Run (21 juillet 1861), il se trouva sans cesse au plus fort du combat, et fut chargé de protéger la retraite. Lors de la réorganisation de l'armée (septembre 1861), il reçut le commandement d'une division de l'armée du Potomac. Envoyé vers Mac-Clellan avec des renforts, il repoussa, sur les bords de la rivière York, les généraux confédérés Whiting et G.-W. Smith, qui lui barraient le passage (7 mai 1862). Le 15 du même mois, il fut mis à la tête du 6e corps d'armée provisoire, et assista à tous les combats qu'eut à soutenir l'armée du Potomac, et, dans sa retraite, après son infructueuse tentative contre Richmond (juin 1862). Le 4 juin 1862, il fut promu major général de volontaires, et, le 30 du même mois, brigadier général de l'armée régulière. Il se distingua aux batailles de South-Mountain (14 septembre) et d'Antietam (17 septembre), reçut, en novembre suivant, le commandement de l'aile gauche tout entière de l'armée du Potomac, et prit part à presque toutes les opérations dont la Virginie fut le théâtre jusqu'à la conclusion des hostilités.

FRANKLIN (Alfred-Louis-Auguste), homme de lettres français, né à Versailles le 16 décembre 1830. Ayant terminé ses études au collége Bourbon, à Paris, il embrassa la carrière des lettres, débuta dans la petite presse, où il publia des *Nouvelles*, et fit, pendant trois ans, des *Revues de théâtre*. Au moment où le congrès de Paris appelait l'attention de l'Europe sur les aspirations nouvelles de l'Italie, M. Franklin mit au jour une brochure intitulée : l'*Intervention à Naples, le règne de Ferdinand II* (in-12).

Entré, en 1856, à la bibliothèque Mazarine, il ne s'occupa plus guère que de travaux d'érudition et d'études d'histoire religieuse, et publia successivement : *Histoire de la bibliothèque Mazarine depuis son origine jusqu'à nos jours* (in-8°); les *Origines du palais de l'Institut, d'après des documents entièrement inédits* (in-8°); *Recherches sur la bibliothèque publique de l'église Notre-Dame de Paris au* XIIIe *siècle, d'après des documents inédits*; la *bibliothèque Impériale, son organisation, son catalogue* (broch. in-12); *Recherches sur la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris, d'après des documents inédits* (in-8°); *Histoire de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, d'après des documents inédits* (in-8°). Le préfet de la Seine a demandé à M. Franklin, en 1865, un travail d'ensemble sur les anciennes bibliothèques de Paris.

M. Franklin a publié, en outre, une édition très-augmentée de la *Vie de Calvin*, par Th. de Bèze, avec une introduction excellente. Il a collaboré à la *Nouvelle Biographie générale*, publiée par MM. Didot, à presque toutes les revues bibliographiques et à la plupart des journaux protestants d'opinion libérale : le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, le *Lien*, le *Disciple de Jésus-Christ*, le *Protestant libéral*, etc.

FRANKLINITE s. f. (fran-kli-ni-te — de *Franklin*, nom d'une mine de l'Etat de New-Jersey, dans l'Amérique du Nord). Minér. Ferro-manganite de zinc et de fer naturel.

— **Encycl.** Ce minéral contient, d'après une analyse due à Rammelsberg, 64,92 de sesquioxyde de fer, 13,87 d'oxyde manganique et 25,09 d'oxyde de zinc. Il est d'un noir de fer, et la couleur de sa poussière est brune. Il est opaque et d'un aspect métalloïde. Sa densité est égale à 5,1. On représente sa dureté par le nombre 6,5. Il est fragile, et sa cassure est légèrement conchoïdale; il est faiblement magnétique. La *franklinite* se trouve abondamment à Franklin, dans le New-Jersey, aux Etats-Unis, où existe une mine de fer magnétique; elle est au milieu d'un calcaire spathique granulaire associé au grenat et à la zincite. On la trouve aussi à Stirling, dans le même pays, et là elle accompagne la willémite. Les cristaux les mieux formés, qui appartiennent au système cubique, sont ordinairement disséminés dans l'oxyde de zinc; dans le calcaire, la *franklinite* est le plus souvent en grains arrondis. La même substance se rencontre aussi en masses amorphes dans la mine de zinc de la Vieille-Montagne, près d'Aix-la-Chapelle. En Amérique, on la considère comme minerai de fer plutôt que comme minerai de zinc; ce n'est, à proprement parler, qu'un fer oxydé magnétique, mêlé de ferrite et de manganite de zinc.

FRANKOWSKI (Charles), littérateur polonais, né en 1795, mort en 1846. Fils d'un colonel de la garde russe, il servit lui-même dans cette arme, fit les campagnes d'Allemagne et de France, en 1813 et 1814, ainsi que celle de Pologne en 1831, et, retiré peu après du service, avec le grade de colonel, alla voyager à l'étranger. Après avoir résidé quelque temps en France, il revint à Varsovie, où il fut nommé, en 1841, directeur de l'école industrielle que l'on venait de créer dans cette ville; il joignit à ces fonctions, en 1844, celles de directeur de l'Ecole des beaux-arts, qui était également de fondation récente. Frankowski possédait à fond, outre sa langue maternelle, le russe, le français, l'anglais, l'allemand et l'italien. Ce fut en français qu'il publia ses premiers écrits sous le pseudonyme de *Gaëtan Niepowie*. Nous citerons parmi ceux-ci sa brochure intitulée *Paris*, et un second ouvrage beaucoup plus considérable, la *Physionomie des grandes capitales de l'Occident*, qui obtint les éloges de tous les critiques français, notamment de Jules Janin. Celui-ci se plut à reconnaître à Frankowski un talent peu ordinaire et le mit au nombre des meilleurs auteurs qui aient écrit en français. Parmi ses ouvrages publiés en polonais, nous citerons : le *Jeu de la passion*, drame en trois époques et en cinq actes, avec prologue, dont le sujet est tiré de *Mathilde*, roman d'Eugène Sue (Varsovie, 1843); la *Chute d'une grande maison en Pologne*, drame en cinq actes; *Mes voyages à l'étranger* (Varsovie, 1846).

FRANKSTADT, ville d'Autriche, dans la Moravie, gouvernement de Brünn, cercle et à 32 kilom. E. de Weisskirchen, non loin de la frontière de Silésie; 4,500 hab. Tissage de toiles; fromages renommés, distilleries d'eau-de-vie; moulins à céréales; scieries.

FRANOIS, village et commune de France (Jura), canton de Clairvaux, arrond. et à 40 kilom. de Lons-le-Saulnier, sur un plateau, près du lac de la Motte; 323 hab. Au milieu du village, curieuse croix de pierre très-ancienne, et portant un Christ dont la tête est plus grosse que le reste du corps. Dans l'église, tableaux en relief dorés et peints, tableaux sur bois et diverses sculptures d'une belle exécution. Dans les environs de Franois se voit le lac de Narlay, dominé à l'est par un escarpement boisé, et qui a donné lieu à de nombreuses légendes. Un village tout entier y aurait été englouti, parce que ses habitants avaient refusé un morceau de pain à une vieille mendiante. Le jour de Noël, à minuit, on entend chanter au fond du lac le coq du village submergé.

FRANQUE (Jean-Pierre et Joseph), peintres français et frères jumeaux, nés au Buis (Drôme) en 1774. Ils jouirent d'une certaine réputation sous l'Empire. Pierre est le plus connu. Parmi ses tableaux, nous citerons : au Salon de 1812, la *Bataille de Zurich* (en collaboration avec son frère), commandée par Masséna, et qui valut à Pierre Franque une médaille d'or; au Salon de 1819, *Josabeth dérobant Joas aux fureurs d'Athalie*, son œuvre capitale, qui a été reproduite en tapisserie des Gobelins et qui est aujourd'hui au musée de Dijon. Il fut chargé du dessin de la mosaïque de la salle Melpomène et de certaines parties de plafond au Louvre, de copies et de restaurations pour le musée de Versailles, de portraits pour le palais de Saint-Cloud. Son frère Joseph, qui travailla souvent en collaboration avec lui, exposa aussi quelques tableaux en 1810 et 1812. Vers la fin de l'Empire, il quitta la France pour s'établir à Naples, où il devint professeur à l'Académie.

FRANQUE (André), jurisconsulte français, né à Arcis-sur-Aube en 1805. Il fit ses études de droit à Paris, où il devint avocat à la cour royale. Membre du parti libéral, il prit part à la révolution de 1830, fut secrétaire général de l'état-major de la garde nationale de Paris, et figura, en 1835, au nombre des défenseurs des accusés d'avril. L'étude approfondie qu'il fit des questions algériennes et le recueil périodique qu'il rédigea sous le titre de *Revue africaine* (1836-1838) lui valurent d'être attaché à la direction des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre (1840), d'où il passa, en 1846, au ministère de la justice, en qualité de sous-chef de bureau. Outre de nombreux articles dans le *Courrier des tribunaux* et dans le *Journal des lois*, fondé par lui en 1838, M. Franque a publié : *Code de la liberté individuelle* (1830, in-18), avec toute une série de codes destinés à répandre la connaissance des lois; *Code des faillites*, *Code de l'avancement dans l'armée*, *Code de l'avocat*, *Code des prud'hommes*, etc. Il a donné, en outre : *Lois annotées de l'Algérie* (1844, 5 vol. in-8°); *De la législation de la propriété de l'Algérie* (1848, in-8°); *Galerie historique de l'Algérie* (1856, in-8°), etc.

FRANQUELIN (Jean-Auguste), peintre, né à Paris en 1798, mort en 1839, étudia sous Regnault et se livra surtout avec succès à la peinture de genre et de portrait. Parmi ses tableaux d'un ordre élevé nous citerons : la *Mort de Malvina* (1829); *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre*, *Baptême de Jésus*, *Jésus sortant du temple*, toiles qui ornent diverses églises de Paris.

FRANQUELO (Ramon), littérateur espagnol, né à Malaga en 1821. Il n'a jamais quitté sa ville natale, où il a rédigé, pendant plusieurs années, l'*Informateur de Malaga* (*El Avisador Malagueño*). Auteur dramatique des plus féconds, il a écrit, entre autres pièces : l'*Homme qui se marie à tout prix*, *Deux et personne*, les *Enfantillages*, *Doña Juana la folle*, le *Cœur d'un bandit*, *Trente jours après*, l'*Alcade de Benamocarro*, les *Yeux d'une reine*, le *Peuple souverain*, l'*Amour d'un roi*, etc. Indépendamment d'une foule de pièces de vers et d'articles qui ont paru dans différents journaux, on a encore de lui : *Récréations religieuses*, *Contes andalous*, *Légendes du cœur d'un bandit*, *Rires et pleurs*, recueil de contes et de poésies; *Un ange entre deux diables*, nouvelle, etc.

FRANQUET s. m. (fran-kè). Droit cout. Droit qu'on levait, dans une partie de la ville de Douai, sur chaque brassin de bière.

FRANQUETTE (À LA) loc. adv. (fran-kè-te — rad. *franc*). Fam. franchement, également, simplement : *Vous autres, vous n'allez pas, tout d'abord*, À LA FRANQUETTE. (La Fontaine.) *Des mesures avec Colin? Bon! c'est un jeune amant* À LA FRANQUETTE, *qui n'est capable que de se trémousser à contre-temps.* (Regnard.) ‖ On dit *à la bonne franquette*, dans le même sens : *Je parle* À LA BONNE FRANQUETTE, *comme il sied à un homme libre.* (E. Augier.)

FRANQUEVILLE (Alfred-Charles-Ernest FRANQUET DE), ingénieur français, né à Cherbourg en 1809. Il sortit de l'Ecole polytechnique le premier de sa promotion, en 1829, et entra dans le corps des ponts et chaussées. Attaché à l'administration centrale, il devint chef de la section de la navigation en 1838, chef de division des travaux publics en 1840, ingénieur en chef de première classe, et fut nommé, en 1848, professeur d'économie générale et de statistique des travaux publics au Collége de France, mais ne put occuper sa chaire, par suite d'une réorganisation de cette institution. Depuis cette époque, M. de Franqueville a été appelé successivement aux fonctions de directeur des ponts et chaussées (1853), d'inspecteur général de seconde classe (1854), de directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer (1855) et, de conseiller d'Etat (1857). Il est, en outre, membre du comité consultatif des chemins de fer et du conseil général de la Côte-d'Or. On doit à M. de Franqueville, en collaboration avec MM. de Montricher et de Ruoltz, la traduction du *Traité pratique des chemins de fer* de Nicolas Wood (1834, in-fol. avec atlas).

FRANQUIÈME s. f. (fran-kiè-me — rad. *franc*). Droit cout. Exemption de droits, de charges.

FRANQUISE s. f. (fran-ki-ze). Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce de plie.

FRANSCINI (Stéphan-Etienne), homme d'Etat suisse, né à Bodio (canton du Tessin) en 1796, mort en 1857. Il se livra d'abord à l'enseignement primaire à Milan, à Bodio et à Lugano, se fit connaître comme un des membres du parti libéral avancé par la publication d'un livre intitulé la *Réforme* (1829) et d'articles dans l'*Observateur du Cerresio*, et attaqua vigoureusement les abus de l'administration cantonale. Lorsqu'en 1830 éclata, dans le canton du Tessin, une révolution qui amena le triomphe des idées libérales Franscini fut nommé secrétaire d'Etat, fonctions qu'il occupa jusqu'en 1837. Il devint alors conseiller d'Etat, puis fut élu, en 1838, député du Tessin à l'assemblée des Etats et au grand conseil fédéral. A la suite des troubles qui agitèrent le canton en 1838-1839, et faillirent renverser le gouvernement démocratique, Franscini, qui n'avait cessé de lutter pour la liberté, fit partie du gouvernement provisoire (1839), qui devint bientôt après définitif, et réorganisa le Tessin. En 1848, il remplit une mission dans le canton de Vaud, puis à Naples; entra, à son retour, dans le conseil fédéral et devint ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. C'est à ce patriote dévoué et à ce ministre intègre que la Suisse doit la fondation de son Institut polytechnique. Ses travaux de statistique le firent nommer, en 1856, membre correspondant de l'Institut de France. On a de lui : *Guide de la composition*; *Recueil de lectures populaires*; *Grammaire italienne*; la traduction de l'*Histoire suisse*, de Zschokke; mais l'ouvrage qui a fondé sa réputation est sa *Statistique de la Suisse* (1848-1849, 2 vol.), à laquelle il ajouta, en 1851, un nouveau volume. Ce travail, qui renferme un grand nombre de renseignements précieux, a paru en français sous le titre de *Matériaux pour la statistique de la Suisse*.

FRANSÉRIE s. f. (fran-sé-rî — de *Franser*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

FRANSZ (Pierre), en latin **Francius**, philologue et poëte hollandais, né à Amsterdam en 1645, mort dans cette ville en 1704. Il compléta, par des voyages en Angleterre et en France, l'instruction qu'il avait reçue dans sa ville natale et à Leyde, sous la direction de Gronovius père, passa son doctorat en droit civil et en droit canon à Angers, visita Paris, puis Florence et Rome, et se lia partout avec les érudits et les savants. De retour à Amsterdam (1674), il y professa l'éloquence, l'histoire et la langue grecque avec succès. Fransz excellait surtout dans l'art de la déclamation, sur lequel il composa deux traités. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Poemata* (Amsterdam, 1672, in-12), recueil de poésies latines, dont on estime surtout les pièces élégiaques et les épigrammes; *Orationes* (Amsterdam, 1692, in-8°, et 1704, in-8°); *Opera posthuma quibus accedunt illustrium eruditorum ad eum epistolæ* (Amsterdam, 1706, in-8°).

FRANTA (Schumawski-Joseph), philologue tchèque, né en 1796, mort vers 1861. Il étudia, à l'université de Prague, la philologie et la théologie, et, après avoir enseigné la langue tchèque dans différents colléges de cette ville, il fut nommé professeur au gymnase académique. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages sur la philologie tchèque et slave, entre autres : *Eclaircissement des formes vieillies du verbe fréquentatif tchèque* (1829); l'*Oraison dominicale slave, en quatre dialectes, savoir : en russe, en illyrien, en polonais et en tchèque* (1840); *Dictionnaire allemand-tchèque* (1843-1847); *Dictionnaire comparatif des dialectes slaves*, son principal ouvrage, dont la publication, suspendue par sa mort, a été reprise et se poursuit en ce moment. Franta avait en outre fondé, en 1830, avec plusieurs collaborateurs, Tomiczek notamment, un journal littéraire qui prit successivement différents titres, tels que le *Tchéquo-Slave*, le *Tchèque*, *Samo*, *Krok*, et qui cessa de paraître en 1835. Il publia aussi avec Tomiczek, sous le titre de *Slowianka* (1835), un recueil des légendes nationales de la Bohême.

FRANTIN (Jean-Marie-Félicité), littérateur français, né à Dijon en 1778, mort en 1863. Il fut longtemps receveur particulier des contributions dans sa ville natale. Il était membre de la commission des antiquités de la Côte-d'Or et de l'Académie de Dijon. On lui doit : *Annales du moyen âge, comprenant l'histoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne* (Dijon, 1825 et suiv., 8 vol. in-8°); *Louis le Pieux et son siècle* (1839, 2 vol.).

FRANTZ (Nicolas-Jacques), écrivain militaire français, né à Sarrelouis (ville française avant les traités de 1815) en 1787. Il s'établit comme avocat à Metz, en 1811. A l'époque de la première invasion (1814), il forma à ses frais une compagnie de partisans, à la tête de laquelle il se signala, puis équipa de la même façon, en 1815, le second corps franc de la Moselle, comprenant 500 fantassins et 120 cavaliers. Avec une troupe aussi faible, Frantz, aidé par des compagnies de douaniers, parvint à défendre la ligne de la Sarre, de Sarreguemines à Sarrebruck, contre 20,000 Bavarois, se battit héroïquement, et fit subir de grandes pertes à l'ennemi. Après le retour des Bourbons, Frantz fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort par contumace; il gagna la Prusse, fonda une colonie agricole qui ne réussit pas, se vit en butte à diverses persécutions, fut même impliqué dans une affaire de faux assignats, condamné de nouveau à mort, puis acquitté à Munster. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il demanda vainement alors, aux ministères et aux Chambres, d'être indemnisé de la perte de sa fortune, qu'il avait sacrifiée à la défense de la patrie; ses justes réclamations ne furent écoutées qu'en 1850. On a de lui : *Sur l'usure* (1825); *Aperçu historique, politique et statistique sur l'organisation militaire de la Prusse, comparée avec l'organisation militaire de la France* (Paris, 1841, in-8°).

FRANZ (Jean-Michel), géographe allemand, né à Œhringen (Saxe) en 1700, mort à Göttingue en 1761. Il était fils d'un chapelier. Grâce à de généreux protecteurs, au lieu d'embrasser une profession manuelle, il put suivre son goût pour l'étude et apprendre le droit et la médecine. Il pratiquait depuis quelque temps la jurisprudence, lorsqu'un de ses amis, Homann, l'appela à Nuremberg (1730) pour y diriger la correspondance de son importante maison, connue surtout par ses cartes de géographie. En mourant, Homann laissa son établissement à Franz et à J.-G. Ebersberger. Franz accrut la prospérité de cette maison en s'attachant à ne faire paraître que des cartes originales, dressées d'après les documents les plus nouveaux et les plus précis. En 1755, il quitta le commerce pour aller occuper une chaire à Göttingue. Parmi ses écrits, nous citerons : *Compte rendu du grand atlas géographique de Homann* (Nuremberg, 1741, in-8°); *Méthode d'Homann pour la construction des globes terrestres de grande dimension* (1776); *Documents et collections cosmographiques* (Vienne, 1750); *Dissertation au sujet des limites du monde connu et inconnu* (Nuremberg, 1764, in-4°).

FRANZ (Jean-Georges-Frédéric), médecin allemand, né à Leipzig en 1737, mort en 1789. Il cultiva la littérature, la théologie, la médecine, passa son doctorat en 1778, et devint professeur de médecine à Leipzig, en 1781. Franz était doué d'un esprit sagace et judicieux. Il se montre dans ses ouvrages, dont la plupart sont anonymes, moraliste éclairé et philologue instruit. Nous citerons, parmi les plus remarquables : *Dissertatio de polygamia* (Leipzig, 1761, in-8°); *Commentatio de cœlibatu ecclesiastico* (Leipzig, 1761, in-4°), écrit qui fut brûlé à Rome par la main du bourreau; *De philosophia morali* (Leipzig, 1763, in-4°); *De morbis litteratorum epidemicis* (Leipzig, 1767, in-8°); *De l'utilité des belles-lettres dans la théologie* (1767); le *Médecin du théologien* (1769, in-8°); de l'*Influence de la musique sur la santé des hommes* (Leipzig, 1770, in-8°); *Histoire du commerce de la ville de Leipzig* (Leipzig, 1772, in-8°); *Propositions diverses sur l'éducation physique des enfants* (1773, in-8°); le *Médecin des voyageurs* (1774, in-8°); *Des apoplexies* (1775, in-4°); *Archæologia artis obstetricæ et puerperii* (Leipzig, 1784, in-4°), etc.

FRANZ (Agnès), femme de lettres allemande, née à Militsch (Silésie) en 1794, morte en 1843. A l'âge de treize ans, elle fit une chute terrible qui mit ses jours en danger, arrêta à jamais sa croissance, et donna à son caractère une teinte de mélancolie et de religiosité que l'on retrouve dans ses premiers ouvrages. Plus tard, cette mélancolie se changea en un grand amour des enfants, et, pendant un séjour de plusieurs années qu'elle fit sur les bords du Rhin auprès d'une de ses sœurs, elle y fonda une école de travail pour les jeunes filles de la classe pauvre. Le succès qu'obtint cet établissement l'engagea à en fonder de semblables dans différentes localités de l'Allemagne. On a d'elle : *Poésies* (Hirschberg, 1826); *Angela*, roman qui renferme plusieurs épisodes de la vie de l'auteur (Wesel, 1827); *Paraboles* (Wesel, 1829; 4e édition, 1862); *Récits populaires* (Wesel, 1830); le *Livre des enfants* (Breslau, 1840); l'*Amusement des enfants* (Breslau, 1841); *Mon legs à la jeunesse* (Breslau, 1844); *Œuvres posthumes*, publiées par Julia de Grossmann (Breslau, 1844-1845, 4 vol.).

FRANZ (Jean), philologue et grammairien allemand, né à Nuremberg (Bavière) en 1804, mort en 1851. Il fit ses études à l'université de Munich, où il devint professeur agrégé, puis accompagna à Athènes le prince Othon de Bavière, nommé roi de Grèce. Après avoir séjourné dans cette ville comme interprète du ministère jusqu'en 1834, Franz se rendit à Rome, qu'il habita quatre ans, pendant lesquels il s'occupa d'étudier les manuscrits des musiciens grecs. En 1839 il se fixa à Berlin, fut chargé, par l'Académie des sciences de cette ville, d'achever l'ouvrage sur les inscriptions grecques commencé par Bœckh, et devint, cette même année, professeur de littérature, de langue et d'antiquités grecques. Les ouvrages de Franz sont : *Lysias* (Munich, 1831); *Guide pratique pour apprendre le grec moderne* (Munich, 1832); *Grammaire grecque moderne et allemande* (1835); *Grammaire de la langue grecque ancienne et moderne* (1835); *Dictionnaire grec-allemand* (Hanovre, 1838, 2 vol.); *De musicis græcis* (Berlin, 1840); *Corpus inscriptionum* (Berlin, 1840), ouvrage dont nous avons parlé plus haut et dont Franz a publié le 3e volume sous le titre de : *Elementa epigraphices græcæ*; *Monument chrétien d'Autun* (1841). On a en outre, de ce savant helléniste, la traduction d'*Agamemnon*, des *Choéphores*, des *Euménides* d'Eschyle (Leipzig, 1846), entreprise à l'instigation du roi Frédéric-Guillaume IV. Franz fit un voyage exprès à Florence pour y étudier les manuscrits d'Eschyle, et y découvrit des notes sur la tragédie des *Sept chefs devant Thèbes*, qu'il publia à Berlin en 1848.